CLASSIQUES
GARNIER

MOUNIN (Georges), QUEMADA (Bernard), Q. (J.), « Comptes rendus », *Cahiers de lexicologie*, n° 24, 1974 – 1, p. 121-128

DOI : 10.15122/isbn.978-2-8124-4277-3.p.0123

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2012. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

COMPTES RENDUS

Jean-Louis FOSSAT, LA FORMATION DU VOCABULAIRE DE LA BOUCHERIE ET DE LA CHARCUTERIE, ÉTUDE DE LEXICOLOGIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE, s.n.e., s.n.l., [Toulouse, imprimerie Ménard], 1971, 387 pages 21 × 27 cm.

L'ouvrage est important, sans doute pour le dialectologue, mais aussi pour le sémanticien, et c'est de ce point de vue qu'on l'examinera ici.

Disons d'abord, pour n'y plus revenir, qu'il souffre dans sa présentation de sérieuses imperfections, dues aux conditions matérielles de la recherche en sciences humaines, mais aussi au tempérament du chercheur. Le plan du livre, très clair dans la table, apparaît mal typographiquement dans le texte. L'auteur a cédé à la vogue des références et renvois non pas aux pages mais aux sections numérotées à l'américaine : on perd beaucoup de temps à rechercher, par exemple, *rouelle* qui est en 2.4.12 (5). Ce système oublie qu'un livre n'est pas fait pour l'auteur et le typographe mais pour le lecteur. Surtout, rédacteur au style trop personnel, l'auteur emploie et forge une terminologie pittoresque, exubérante, sur-expressive, qu'il définit peu ou pas. On souhaiterait une autre rédaction, plus pédagogique ; ou un glossaire des termes spécifiques, qui sont nombreux. Certes, Fossat doit beaucoup à Jean Séguy, déjà très original dans son ton, mais qui écrit clairement et définit suffisamment. Si l'on ajoute à cela qu'il hérite de la tradition des philologues et des dialectologues, qui n'ont que trop tendance à publier de véritables fiches en style télégraphique, bourrées d'abréviations, c'est-à-dire à écrire comme sur les atlas ou comme dans les notes infra-paginales, on comprendra que le livre est d'une consultation ardue, et défie presque la lecture suivie. On insiste sur ce point pour attirer l'attention des chercheurs, remarquables comme c'est le cas ici, qui perdent de vue qu'avec l'extension de la curiosité linguistique et le développement de l'enseignement linguistique universitaire (peut-être plus de dix mille étudiants actuellement), le public potentiel d'un tel livre ne peut plus être restreint à quelques dizaines de spécialistes habitués à se décrypter mutuellement. Ce serait nuire à sa propre discipline que de n'avoir pas ce fait nouveau toujours présent à l'esprit.

Ajoutons aussi que l'auteur semble conditionné par les terminologies actuellement prestigieuses, au point que son livre mériterait presque une étude stylistique à cet égard. Tous les mots de passe actuels apparaissent, mais réemployés dans des acceptions éloignées de leur origine, et souvent difficiles à déterminer. Les *organigrammes* (p. 57) ne sont que des tableaux ; l'*ordination* linguistique (p. 31) n'est qu'un classement ; le *terminal* (pp. 53, 55, 97, 99) n'est qu'un point d'arrivée ; le *programme* sémantique d'un mot,

© 2012. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

c'est son évolution. L'analyse *ensembliste* (pp. 51, 218, 300) ne doit pas toujours se référer à la théorie des ensembles si l'on en juge par une « conceptualisation emboîtante, c'est-à-dire ensembliste » (p. 273). Les *nucléus* sont des noyaux (p. 63). *Performance* est nettement détourné de son sens chomskyen (pp. 298, 309, 323) ; *compétence* aussi (p. 223). La double articulation et le fonctionnalisme ne sont pas mieux traités (pp. 301, 315). Bayonne, Lectoure et Dax sont des *métropoles* (p. 74). *Stochastique* signifie tout simplement *au hasard* (p. 348). Il s'agit là d'une pétulance terminologique irrépressible, préjudiciable au livre, au sujet, voire à la discipline qu'il représente.

Mais ceux qui résisteront à ces premières impressions de lecture défavorables seront récompensés. C'est sans doute la première fois qu'un champ sémantique est décrit dans toute la complexité de son usage sociolinguistique. La même zone de référence au monde non linguistique, l'anatomie des bêtes de boucherie, fait apparaître ce que Gilles Granger avait bien dénommé : le caractère de « quasi-structures », ou de « structures labiles » par quoi le lexique se distingue des autres parties structurées de la langue — ce qui permet de bien saisir quelques-unes des raisons intrinsèquement linguistiques de cette labilité, que Granger posait et constatait pour des raisons théoriques. A travers les analyses de Fossat, ce qui transparaît, c'est non pas un champ lexical, mais cinq ou six, en interaction constante, sur le même territoire géographique : le lexique des vétérinaires, qui fournit un cadre des « realia » du domaine, cadre non contraignant d'ailleurs vis-à-vis de l'analyse lexicographique (pp. 30, 58) ; celui des chevillards, lié essentiellement à la découpe des carcasses en abattoir, qui a sa spécificité, et « qui joue un rôle crucial [actuellement] dans la diffusion et la fixation des termes » (p. 295) ; celui des éleveurs, qui ne coïncide avec celui des bouchers que dans la boucherie communale agricole du XIX^e^ siècle ou ce qu'il en reste (p. 86) ; celui des bouchers eux-mêmes, qui sont par leur vie socio-professionnelle à la croisée des différents dialectes sociaux qu'on inventorie ici, qui les connaissent passivement tous peu ou prou, et qui en pratiquent activement deux au moins (pp. 86, 271, 298) ; celui des clients enfin, qui n'adoptent pas purement et simplement la terminologie des bouchers, mais la maintiennent ou l'altèrent, selon leurs besoins propres de communication : ce qui n'est pas vendable n'a pas de nom, le pancréas devient « le morceau du chat », les distinctions inutiles sont neutralisées (« le morceau du boucher »), les termes techniques sont altérés (l'onglet > le longuet) etc. (p. 62, 271). L'enquête de Fossat lui fait même mettre au jour, et de façon convaincante, un lexique spécifique des « cuisinières bourgeoises », des « vieilles cuisinières » et des « belles-mères », dont le vocabulaire reflète — et surtout reflétait — leur propre pratique culinaire (« la pièce grasse » ~ « la pièce maigre », « la pièce blanche » ~ « la pièce noire » ; « la pièce de la belle-mère », « la pièce de la casserole » etc., pp. 62, 69, 295, 334, 335). On se trouve donc en présence, dans une zone de pratique linguistique bien délimitée, non pas d'une langue technique commune comme on l'imagine vue de loin et de haut, mais devant un véritable multilinguisme lexical, avec les synonymies, les polysémies, les redondances, et l'intercompréhension plus ou moins assurée entre dialectes sociaux superposés.

Cette labilité se complique encore pour des raisons historiques. Malgré la pénétration continue, dans la profession, du français technique standard (pénétration déclenchée par la guerre de 1914, et surtout l'extension de la découpe nationale, à des fins de contrôle, par le gouvernement de Vichy), les tendances à la normalisation — linguistiquement économique — sont contrées par le prestige du français régional des métropoles (Toulouse et Bordeaux), lequel n'est pas encore parvenu lui-même à effacer les usages particuliers de zones rurales dont le cloisonnement se montre persistant dans l'histoire (pp. 32, 55, 60, 61, 181, 299, 306).

© 2012. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Le livre fourmille d'autres indications, qui demanderaient à être exploitées moins cursivement que ne le fait l'auteur, à la fois enthousiasmé et débordé par la richesse de ses matériaux. Par exemple, l'importance d'une composante « facétieuse » ou ludique dans la surabondance des dénominations, liées souvent à des tabous anatomiques, aurait mérité un développement en forme (p. 223). On peut en dire autant de l'importance d'une composante « affective » — l'expression méliorative ou péjorative traduisant l'attitude du locuteur-consommateur vis-à-vis du morceau (p. 325) — bien que ce facteur soit déjà bien étudié. D'une façon générale, l'auteur, trop plein de son sujet, passe trop vite, et suppose connues des foules de détails qu'on voudrait voir explicités : par exemple, les glissements de la terminologie bovine à la porcine et *vice versa* (p. 54) ; ou bien les vestiges de mémorisation rituelle de la terminologie des « parties du cochon » (p. 54).

Sans doute aussi l'auteur s'est-il vu pressé par la masse de ses matériaux parce que, tiraillé entre sa formation de philologue-dialectologue et la nouveauté sémantique de sa recherche, il n'a pas su prendre parti. L'étude diachronique du système actuel, solide mais classique, occupe 180 pages ; l'analyse synchronique « *des mouvements* observés dans le vocabulaire gascon de la boucherie » (titre révélateur) en occupe à peine 80, et ne contient pas la belle étude synchronique du ou des systèmes actuels, qui aurait pu être à la fois la base de tout le travail et son apport scientifique le plus neuf.

Malgré toutes ces insatisfactions, dues à la richesse même de l'ouvrage, nous savons qu'il existe à Toulouse un chantier de recherches lexicologiques et sémantiques engagées dans le concret comme aucun autre ne l'a jamais été, et dont nous allons attendre beaucoup.

Georges MOUNIN (Aix).

Heinrich KUEN, ROMANISTISCHE AUFSAETZE, édité sous les auspices du Romanisches Seminar der Universität Erlangen-Nürnberg. Nürnberg, Hans Carl éd., 1970, 437 p. (Erlanger Beiträge zur Sprach- und Kunstwissenschaft, Band 35).

Les linguistes ne pourront que se féliciter de voir se développer une nouvelle forme d'hommages scientifiques à laquelle appartient le présent recueil. A la place d'un ensemble de contributions de circonstance trop souvent disparate et d'intérêt variable, celle-ci offre un regroupement des articles les plus importants du maître que l'on souhaite honorer, articles devenus souvent bien difficiles, voire impossibles à consulter. C'est ainsi que pour célévrer le 70e anniversaire de H. Kuen, l'un des philologues les plus éminents de notre temps et dont la compétence couvre l'ensemble de la Romania, ses collègues d'Erlangen-Nuremberg ont réuni, outre deux inédits, vingt-deux de ses articles les plus importants (dont trois comptes rendus) parus dans des revues ou mélanges entre 1923 et 1968. Elève ou assistant d'E. Gamillscheg, de Max-Leo Wagner et de von Wartburg, H. Kuen illustra dans ses travaux les thèmes essentiels et les méthodes avancées de la linguistique historique de la première moitié du siècle. On y trouvera donc principalement, à côté d'une synthèse remarquable qui clôt le volume : *Versuch einer vergleichenden Charakteristik der romanischen Schriftsprachen* (1958), p. 419-437, des études dialectologiques et géolinguistiques portant sur des parlers romans très divers (latin, trentin, rhétoroman, provençal, catalan, dialectes français, italiens, roumains, etc.). Nous ne donnerons pas ici une recension critique de ces travaux qui reçurent en leur temps un accueil très généralement favorable.Nous nous bornerons à attirer l'attention sur leur intérêt toujours actuel en signa-

© 2012. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

lant plus particulièrement ceux qui concernent de près ou de loin les problèmes lexicologiques.

Comme l'on pouvait s'y attendre, ce sont les aspects morpho-phonologiques examinés dans la double perspective historique et géolinguistique qui occupent une place prédominante. H. Kuen maîtrise une érudition considérable, ce qui lui permet souvent d'aborder des problèmes généraux (en remettant en cause, par exemple, les conclusions pessimistes de Gillieron sur la portée de l'étymologie phonétique, cf. p. 70) et de suivre, en y contribuant au fil des années, le développement des nouvelles méthodes de la dialectologie sociolinguistique.

On se reportera donc toujours utilement,

pour les problèmes relatifs à l'étymologie et à l'histoire des mots à :

Die Sprachgeographie als Helferin der Etymologie (1958), pp. 185-208 ;
Die Sprachgeographie als Wissenschaft vom Menschen (1962), pp. 209-222, qui traite des méthodes des nouveaux atlas ;
Methode kontra Zufall in der Wortgeschichte (inédit), pp .49-71 ;
Rückläufige Bewegungen in der Entwicklung der romanischen Sprachen zum analytischen (1952), pp. 72-92, sur la morphologie des verbes ;
Einheit und Mannigfaltigkeit des Rätoromanischen (1966), pp. 355-375 ;
Die sprachlichen Verhältnisse auf der Pyrenäenhalbinsel (1950), pp. 376-407 ;

plus spécialement pour les mécanismes des emprunts interdialectaux à :

Beobachtungen an einen kranten Wort (1935), pp. 20-48, à propos d'exemple du Tyrol nord-italien ;
Uber einige galloromanische Elemente in katalanischen Wortschatz (1929), p. 129-139 ;

les lexicologues et les sémanticiens trouveront aussi des illustrations très intéressantes dans :

Verwandtschaftsbegriffe und Zweisprachigkeit (1968), pp. 140-153

et dans deux études du vocabulaire de Dante :

Dante in Reimnot (1940), pp. 269-278 ;
Sprachen und Dialekte in der göttlichen Komödie (1957), pp. 279-309.

F. Claes, s.j., LIJST VAN NEDERLANDSE WOORDENLIJSTEN EN WOORDENBOEKEN GEDRUCKT TOT 1600, in *De Gulden Passer*, Anvers, 1971, 49e année, pp. 131-229.

L'histoire des dictionnaires, qui avait connu avant 1940 de brillants débuts, notamment par les travaux des chercheurs belges et hollandais (de Vreese, Riemens, Bourland, Verdeyen, etc.), retrouve depuis quelques années un regain d'intérêt. On ne s'étonnera pas de voir que c'est l'un des plus brillants foyers de la lexicographie à ses origines qui abrite aujourd'hui de très importants travaux d'érudition moderne, développés par F. de Tollenaere au Centre de Lexicographie Néerlandaise de Leyde ou par le P. Claes à Louvain.

Ce dernier, que nos lecteurs connaissent déjà par une récente contribution à l'étude de l'influence d'Estienne sur Plantin, vient de réunir la plus importante bibliographie de dictionnaires flamands et néerlandais du XVIe siècle. Quand on connaît les difficultés que pose l'identification des réper-

© 2012. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

toires de cette époque à travers l'extraordinaire imbrication des filiations d'éditions réimprimées, plagiées ou tronquées, les fausses attributions que les catalogues anciens ont aidé à perpétuer, l'impossibilité de retrouver des ouvrages « consultés » dont la trace est pourtant perdue depuis près d'un siècle, on ne peut qu'admirer la patiente efficacité avec laquelle le P. Claes a poursuivi sa quête auprès des bibliothèques européennes. Reprenant les inventaires existants en s'efforçant de confirmer, préciser ou corriger leurs indications lorsqu'elles s'avéraient insuffisantes ou inexactes, il a pu mettre ainsi en lumière de nombreux ouvrages peu connus et même inconnus jusque-là.

Sa bibliographie regroupe 355 titres classés par ordre chronologique, parus entre 1477 et 1600. Pour chaque ouvrage, une notice signalétique mentionne, outre les références bibliographiques les plus complètes, trois groupes de données complémentaires :

— la ou les sources qui ont permis de repérer l'ouvrage ;

— la ou les références des principales bibliothèques où l'on peut le consulter ;

— des commentaires facilitant l'identification (édition, hypothèses sur l'auteur d'un anonyme, discussion des attributions antérieures, etc.).

Elle comprend aussi des tables alphabétiques qui rendent cette liste encore plus maniable : lieu d'édition, noms d'auteurs, titres des anonymes.

Ainsi conçu, l'ensemble constitue un instrument de travail indispensable pour tous ceux qui consultent, à titres divers, les dictionnaires anciens. Ajoutons que, la lexicographie du XVI^e^ siècle étant essentiellement bilingue, les ouvrages recensés intéressent les chercheurs qui étudient les principales langues européennes anciennes. Plus de la moitié des ouvrages cités renferment une partie française, par exemple. Y sont très précisément signalés, à côté des recueils polyglottes de Calepin, de Berlaimont ou de Jonghe (Junius) qui furent diffusés à travers tout le continent, ceux de Meurier, de Sasbout et de Mellema, pour ne citer que les plus célèbres en leur temps et qui occupent une place à part entière dans l'histoire de la lexicographie française.

Il serait souhaitable que cette précieuse contribution, d'une portée qui dépasse de beaucoup le seul cadre de l'histoire de la langue néerlandaise, connaisse rapidement une plus large diffusion auprès des linguistes et des philologues.

B. Q.

ARCHIVES DE LA LINGUISTIQUE FRANÇAISE. Collection de micro-éditions, sous la direction de B. Quemada.

Les difficultés rencontrées par les chercheurs éloignés des grandes bibliothèques pour la consultation des sources linguistiques anciennes (ou simplement des ouvrages épuisés) sont bien connues de nos lecteurs. Cet état de choses n'a pu qu'empirer depuis quinze ans du fait de l'importante augmentation de la demande, suscitée par l'intérêt accru pour les études linguistiques ou textuelles et la multiplication des effectifs et des centres universitaires dans le monde entier. La disponibilité des ouvrages anciens, déjà limités en nombre, s'est trouvée réduite de façon très préjudiciable ; sans parler des restrictions de communication que l'usure même d'éditions irremplaçables a imposées. Ainsi aujourd'hui, ceux-là même qui pouvaient disposer des bibliothèques les plus riches en viennent souvent à être logés à la même enseigne

© 2012. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

que leurs collègues des jeunes universités de France et de l'Etranger dont les bibliothèques sont d'une pauvreté extrême.

Bien sûr, le problème n'est pas nouveau. Mais il se pose en termes différents : d'une part la situation actuelle lui confère de nouvelles dimensions par le nombre de chercheurs concernés et, d'autre part, les progrès des techniques de reprographie nous proposent aujourd'hui des solutions à notre portée. Ne pas tenter de remédier à cette pénurie paraît injustifiable à tous ceux qui se sentent concernés par la nécessité de la recherche.

Tous les chercheurs savent qu'il n'a jamais été possible de traiter une question dépassant un cadre strictement local, en un quelconque domaine de la linguistique française, sans recourir aux ressources des bibliothèques parisiennes. Les services de prêt inter-bibliothèques, pour être précieux, n'ont jamais pu couvrir l'ensemble des besoins. L'établissement de photocopies ou de microfilms ne représente qu'une solution ponctuelle et individuelle. Très justifiée sans doute pour reproduire des documents qui sont la base d'une exploitation personnelle détaillée, cette formule ne résout nullement la nécessité de constituer de larges collections d'ouvrages de référence destinés à la consultation aléatoire. Les réimpressions anastatiques classiques, inspirées à certains éditeurs étrangers par la situation actuelle, séduisent par les avantages et le plaisir traditionnel de leur lecture, mais elles s'avèrent beaucoup trop onéreuses pour représenter une solution satisfaisante au niveau de la majorité des chercheurs et même des organismes de recherche. Restait donc le recours à de nouveaux procédés de reproduction, mieux adaptés par leurs caractéristiques et leur prix de revient, et susceptibles, en outre, de permettre la réalisation d'un programme à la mesure des besoins de la communauté des chercheurs.

C'est ainsi que Bernard Quemada, qui avait expérimenté dès 1966 les avantages de la reproduction sur *microfiches* (par rapport à celles déjà offertes par les *microfilms*), soit pour l'essentiel, de plus grandes facilités de manipulation, de consultation, d'archivage et de conservation en même temps qu'un moindre prix de revient pour l'établissement des fiches-mères et leur reproduction (1), s'est tourné vers l'Association des Universités Partiellement ou Totalement de Langue Française (A.U.P.E.L.F.) pour réaliser son projet. Cet organisme bénéficie, en effet, d'une expérience de près de dix ans, puisqu'elle diffuse sous cette forme, avec le concours technique du Laboratoire de reprographie du C.N.R.S., les documents que de jeunes universités africaines et américaines lui demandent de reproduire. L'A.U.P.E.L.F. a généreusement mis à sa disposition les moyens matériels qui ont permis de lancer cette entreprise, à la fois rapidement et sur une assez grande échelle.

---

(1) Les avantages peuvent être ainsi schématisés :

Une microfiche standard (ISO A 6 : 105 × 148 mm), soit l'équivalent approximatif de la surface d'une carte postale, peut contenir 112 pages in-8° ou davantage, suivant un taux de réduction variable en fonction du format de l'original, de la qualité et des normes choisies. Lire l'article *galactophage*, par exemple, dans 20 dictionnaires différents, consiste alors à prendre 20 fiches clairement identifiables par les index prévus à cet effet, et à les passer au lecteur-agrandisseur (certains modèles permettent la lecture de deux documents placés côte à côte et pour certains équipements, d'obtenir directement par photocopie un agrandissement des passages importants).

D'autre part, du fait de la grande facilité de tirage de nouveaux exemplaires à partir des fiches-mères, ceux-ci peuvent être réalisés presque à la demande, évitant ainsi les lourds investissements qui grèvent les impressions classiques, même à tirage réduit, et qui par voie de conséquence limitent les programmes en éliminant de ceux-ci les textes non rentables parfois essentiels à telle ou telle recherche.

© 2012. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Il convenait par ailleurs de proposer un programme susceptible de répondre à des demandes nombreuses, mais dispersées dans tous les secteurs de l'étude de la langue et de la linguistique françaises depuis les origines de l'imprimerie. C'est pourquoi, sous l'intitulé ARCHIVES DE LA LINGUISTIQUE FRANÇAISE, B. Quemada a entrepris de réunir une vaste collection d'ouvrages anciens dans laquelle entrent les traités fondamentaux, les dictionnaires les plus importants, les ouvrages de référence les plus souvent cités dans les travaux scientifiques du XX^e siècle, relatifs aux divers aspects de la linguistique et de la philologie françaises et régionales ou dialectales du monde francophone. Tous ces ouvrages ne sauraient, bien entendu, être d'un intérêt égal pour tous ; mais l'ensemble doit constituer une Somme extensive sur les problèmes et les méthodes linguistiques depuis les origines des sciences du langage en France en même temps qu'il représentera une collection de données irremplaçable.

Les *Archives* ainsi définies comprendront à leur terme quelque 1 500 textes, manuels, études, dictionnaires, etc., dont 400 sont déjà réalisés et diffusés. Réparties en trois séries (400-500-600 ouvrages), leur achèvement est prévu pour 1977-1978.

C'est la première série, déjà disponible, que nous voudrions signaler à l'attention de nos lecteurs. Elle regroupe des ouvrages imprimés entre 1500 et 1900 et concerne les disciplines suivantes (d'après l'Index méthodique du Catalogue imprimé) (2) :

1. anthroponymie (1)
2. argots (16)
3. dictionnaires (175)
4. esthétique de la langue (42)
5. étymologie (7)
6. études générales (27)
7. glossaires (3)
8. grammaires (25)
9. grammaire générale et logique linguistique (14)
10. histoire de la langue (18)
11. langue des écrivains (11)
12. lexicologie (18)
13. observations normatives et théorie de l'usage (75)
14. orthographe (31)
15. parémiologie (6)
16. patois et français régionaux (42)
17. pédagogie de la langue (33)
18. prononciation (18)
19. rhétorique et style (60)
20. sémantique (9)
21. théories de la traduction (2)
22. théories sur la langue et le langage (21)
23. versification et métrique (41).

Les textes retenus ont été sélectionnés après consultation d'un Conseil Scientifique, auquel ont participé MM. Arveiller (Paris), Baldinger (Heidelberg), M^me Catach (Paris), MM. Dulong (Québec), Goosse (Louvain), Guilbert (Paris), Imbs (Nancy), Le Hir (Grenoble), Leroy (Bruxelles), Morier (Genève), Piron (Liège), Wagner (Paris), Wexler (Essex), etc., et à partir de besoins connus et exprimés par les usagers intéressés.

Les lexicologues, en particulier, trouveront dans cet ensemble un nombre important de documents de référence leur offrant la possibilité de disposer d'une série de dictionnaires et de répertoires de consultation permanente qui leur faisait si souvent défaut.

Dans cette première liste, 175 ouvrages ont été inscrits, soit par exemple parmi les grands répertoires généraux : les 7 éditions de l'Académie, Furetière,

(2) Nous donnons entre parenthèses, à la suite de l'intitulé, le nombre d'ouvrages concernés.

© 2012. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

1690, Richelet, 1680 et sa réédition enrichie de 1732 ; les principales éditions du Trévoux (1704, 1721, 1732, 1752 — pour son supplément si commode, l'édition de 1743 a été reportée à la 2e série —, 1771) ; les deux éditions du *Manuel Lexique* de l'abbé Prévost, 1750-1755, Féraud, 1787, Gattel, 1787, et les grands compilateurs du XIXe siècle : Boiste, 1834, Raymond, 1835 et 1836, Barré, 1842, Dochez, 1859, Poitevin, 1856, Bescherelle, 1887, etc.

Des dictionnaires bilingues ou multilingues anciens, parmi les plus importants : Garbini, 1487, Estienne, 1539, 1544, 1549, Dupuys, 1573, Nicot, 1606, Monet, 1636 et Hulsius, 1596, Mellema, 1602, Victor, 1606, Cotgrave, 1611, C. Oudin, 1627, A. Oudin, 1640, Duez, 1669, Miège, 1677 ; au XXe siècle, Mozin, 1842 et 1858.

Des dictionnaires de l'ancienne langue, comme le *Trésor* de Borel, 1655 et 1750, le La Curne, de 1875, le Godefroy, 1880.

Des dictionnaires techniques, tels que : La Chesnaye des Bois (agriculture, etc.), 1751, d'Aviler (architecture civile), 1755, Block (politique), 1863-1864, Th. Corneille (arts et sciences), 1694, Dangeau (blason), 1715, Diderot (encyclopédie), 1751-1765, l'*Encyclopédie Méthodique* (littérature et grammaire), 1783-1786, Felibien (architecture), 1676, Ragueau (droit), revu par Laurière, 1704-1882, Valmont de Bomare (histoire naturelle), 1764.

Des dictionnaires spéciaux comme par exemple : Allez (néologismes), 1770, Belèze (prénoms), 1863, Boinvilliers (correctif), 1829, Boissière (analogique), 1862, Callières (mots à la mode), 1693, Carpentier (langue poétique), 1822, Chereau (argot), 1660, Delvau (langue verte), 1866 et 1883, Du Marsais (tropes), 1730 et 1818, Girard (synonymes), 1736 et 1769, d'Hautel (bas langage), 1808, Larchey (argot), 1859-1889, Lefèvre (rimes), 1588, Leroux (pop.), 1786, Leroy (orthographe), 1747, La Madeleine (homonymes), 1799, La Noue (rimes), 1596 et 1623, La Porte (épithètes), 1571, Mercier (néologie), 1801, A. Oudin (pop.), 1640, Quitard (proverbes), 1842, Richelet (rimes), 1671, 1692, 1751 et 1799, Trippault (étymologie), 1580.

Des dictionnaires de régionalismes et de patois, comme par exemple Boissier de Sauvages (Languedoc), 1785, Mme Brun (Franche-Comté), 1753, Carpentier (Belgique), 1860, Desgrouais (Gascogne), 1766, d'Hauteville (Alsace), 1852, Dory (Wallonie), 1877, Dunn (Canada), 1880, Gabrielli (Provence), 1832, Glossaire genevois, 1827 et Humbert, 1852, Lascoux (Gascogne), 1818 et 1823, Michel (Lorrain), 1807, Molard (Lyon), 1803 et 1810, Potier (Québec), 1904-1906, Poyart (Belgique), 1806, Rinfret (Canada), 1896, Saubinet (Reims), 1845, Sauger-Preneuf (méridionalismes), 1825 et 1838, Sigart (Belgique), 1866.

Ces exemples renvoient au *Catalogue* de la première série. Celui de la seconde est annoncé pour le début de 1975. Il est possible de s'informer dès maintenant auprès de l'A.U.P.E.L.F., Secrétariat européen, 173, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris et pour tout ce qui concerne plus spécialement les commandes, auprès des éditions France-Expansion, 336, rue Saint-Honoré, 75001 Paris (tél. : 260.32.09), qui sont chargées de la diffusion.

J. Q.

© 2012. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.